

à la plume du journaliste plutôt qu'à celle du professeur.

Bien que souvent une bonne leçon puisse faire un mauvais article, j'ai intercalé dans cet ouvrage un certain nombre de leçons inédites recueillies et rédigées ces dernières années par ses élèves. On y trouvera des aperçus ingénieux, une manière originale d'envisager certaines questions, qui, je l'espère, doublera pour le lecteur le regret que Lasègue n'ait pu lui-même présider à cette publication.

J'ai été aidé dans ce travail par de nombreux élèves de M. Lasègue : Motet, Falret, Fernet, Legroux, Tapret, Hanot, Ducastel, Huette, de Beurmann, Frémy, de Brun, Marfan, Faisans, Queyrat, Charrin, Lermoyez, etc., je leur en témoigne toute ma reconnaissance.

Le zèle que j'ai rencontré chez tous ceux auxquels je me suis adressé m'a montré qu'ils avaient perdu un maître affectionné. Lasègue avait atteint son but : il avait réuni autour de lui une vraie famille médicale.

ALBERT BLUM.

## ÉTUDES

# DU PROFESSEUR LASÈGUE

---

### I. — ÉTUDES BIOGRAPHIQUES

#### ÉCOLE PSYCHIQUE ALLEMANDE.

STAHL.

En collaboration avec Morel.

---

Les différents systèmes qui, dans ces derniers temps surtout, ont présidé à l'étude de l'aliénation mentale, sont malheureusement peu connus en France. Soit que la préoccupation d'une direction nouvelle imprimée à cette partie de la science ait absorbé tous les esprits, soit qu'on ait été persuadé qu'il y avait peu d'emprunts à faire aux auteurs étrangers, on s'est renfermé dans l'observation présente et dans les inductions qu'il était légitime d'en tirer. Cette négligence de l'érudition, cette confiance dans ses seules forces qui accompagne toute impulsion neuve et puissante, a ses mérites et ses défauts. Aujourd'hui, cependant, que les diverses écoles sont mieux assises, que les questions commencent à recevoir des solutions, sinon plus définitives, du moins plus exactes, nous avons pensé qu'il ne serait



lumière, mais l'ensemble des procédés par lesquels l'auteur est arrivé aux formes spéciales et toujours restreintes de son traitement. Obligé de faire en quelque sorte son intelligence en même temps que sa théorie, il doit rechercher quelle route a conduit dans la vérité, quelle route a mené à l'erreur. C'est une sorte de cours de logique appliqué à la spécialité si difficile qu'il cultive. Un semblable point de vue peut paraître étrange ; mais l'importance que nous lui prêtons sera confirmée par l'examen que nous ferons de chaque doctrine, en même temps qu'elle est déjà légitimée par le simple raisonnement.

Nous ne voulons donc pas nous contenter d'énoncer les faits, nous essayerons d'en expliquer la liaison. Chaque système peut se résumer dans un homme, et chaque homme dans un petit nombre de tendances. Il s'agit de juger les résultats et de remonter par les conséquences au principe. Par ce moyen, non seulement on évite de retomber dans les mêmes fautes en rentrant dans le même ordre d'idées, mais en même temps qu'on se garde des causes qui pourraient conduire à des erreurs, on entre dans la voie qui mène à des aperçus nouveaux. Si cette manière de voir n'a pas d'autre mérite, elle a du moins celui de nous faire toujours remonter aux sources. Des citations, des résumés d'emprunt ne sauraient suffire pour remplir une semblable indication. C'est l'écrivain, et l'écrivain lui-même, qui peut seul en fournir les éléments ; et quand cette tâche est sérieusement remplie, on peut savoir quelque gré à ceux qui l'ont entreprise.

Une autre difficulté plus appréciable est celle qui consiste dans le choix des auteurs auxquels il convient de s'arrêter de préférence.

Nous avons dû, pour ne pas dépasser les limites imposées à toute publication périodique, nous renfermer dans l'étude des auteurs modernes.

L'antiquité (1), si riche en enseignements philosophiques, semble avoir laissé l'aliénation mentale dans un oubli assez fa-

(1) On peut consulter les *Recherches historiques* de M. le Dr Trélat sur l'aliénation mentale.

cile à comprendre. Il faudrait, pour donner le véritable intérêt au peu d'opinions que les anciens nous ont transmises sur la folie, les envisager plutôt au point de vue de la philosophie sociale que de la philosophie scientifique. Nous ne devons ni ne voulons entrer ici dans cet ordre de considérations.

D'une autre part, l'histoire de la médecine des aliénés aux quinzième, seizième et dix-septième siècles, tout en présentant des détails curieux, ne nous a pas paru susceptible d'une analyse critique de la nature de celles que nous indiquons au commencement de cet article. Ce n'est pas que quelques esprits éminents n'aient mis au jour des aperçus originaux, des idées pratiques, mais ces opinions isolées n'ont eu le plus souvent qu'une influence bien secondaire : nous en dirons d'ailleurs quelques mots, mais seulement pour constater ce qu'on pourrait nommer la période d'incubation de la science.

Arrive enfin l'époque, assez rapprochée de nous, où les observations commencent à se grouper, où les théories s'établissent, où la science, en un mot, devient une branche spéciale détachée de la médecine.

L'Allemagne peut réclamer une grande part dans l'honneur qui revient de droit à notre temps, pour les progrès immenses qu'a faits la thérapeutique des aliénés. Non seulement elle a pris part au mouvement commun qui se manifestait en France, en Angleterre, en Italie, en Hollande, mais, soit par les habitudes d'une éducation plus théorique, soit à cause de la direction de sa philosophie, elle a donné naissance à des systèmes plus définis et mieux délimités que nulle part ailleurs.

Or, c'est toujours une chose précieuse, dans l'histoire d'une science, de pouvoir rencontrer dès l'abord des catégories bien tranchées d'écoles et de doctrines qui rendent plus faciles les comparaisons ultérieures. Les divisions que nous aurions établies artificiellement, l'Allemagne nous les fournit toutes faites.

C'est donc par les médecins de ce pays que nous commencerons.

On sait que l'aliénation mentale, par les rapports plus intimes qu'elle entretient avec la connaissance de l'homme moral, s'est



toujours ressentie assez vivement de l'influence des systèmes philosophiques ou psychologiques : aussi les grandes divisions qui conviennent aux écoles de philosophie sont-elles également applicables à celles de la médecine des aliénés.

D'une part, le panthéisme, plus ou moins exclusif, avec ses conséquences, ses contradictions et ses vraisemblances; de l'autre le matérialisme physiologique ou sensualiste, avec ses emprunts, ses restrictions, ses prétentions à la méthode et à la certitude par l'observation et l'induction.

L'opposition souvent vive, toujours appréciable, qui sépare ces deux ordres d'idées, est un fait observé partout et de nature à frapper les yeux.

Seulement, en Allemagne, par un ensemble de circonstances dont nous ferons ressortir plus loin les principales, la distinction est plus saillante, l'exclusion plus prononcée que chez nous et surtout qu'en Angleterre.

L'école somatique d'aliénistes aurait pour représentants Nasse, Amelung, Grohmann, Friedreich, Jacobi, etc.

L'école psychologique compterait au premier rang Ideler, Heinroth, Hoffbauer, Reil, Benek, Langermann, etc., quoique les critiques allemands aient plutôt considéré ce dernier comme appartenant à une sorte d'école mixte, qui n'existe réellement pas chez eux, et qui renfermerait au contraire le plus grand nombre de nos écrivains spéciaux.

Les auteurs placés à l'un ou l'autre de ces deux points de vue si distincts se sont critiqués vivement, parfois même avec une acreté dont Friedreich offrirait plus d'une preuve. Les concessions mutuelles ont été rares. Il en résulte que les travaux partis de ces deux centres indépendants n'ont eu que bien peu de réaction les uns sur les autres.

Nous sommes donc en droit d'isoler l'école psychologique allemande, de la considérer comme un tout unique, en dehors des doctrines somatiques contemporaines.

Mais s'il est permis de donner peu d'importance aux rapports qui s'établissent difficilement entre des systèmes produits dans

le même temps, mais sous des influences contraires; ce serait une grande faute, suivant nous, que de détacher une école de ses origines.

Qu'on nous permette donc, avant d'entrer dans les appréciations de détail, de rechercher à quelles conditions et pour ainsi dire au milieu de quelle atmosphère se sont développées successivement les idées dont Heinroth nous semble être la plus haute et la plus nette expression.

Au seizième siècle, qui commence en quelque sorte notre ère scientifique, commence aussi le mouvement qui doit dégager la science de l'aliénation de ses vieilles entraves pour la placer dans un sol où elle puisse devenir fertile. On trouve d'abord peu de livres écrits *ex professo* sur la folie. La plupart pouvaient se résumer dans le titre que Daniel Holbach donnait à son ouvrage : *De cognoscendis et curandis animi morbis ex sententia Galeni* (Venise, 1516). Presque toute la médecine, renfermée dans l'étude des œuvres des anciens, se perdait dans une admiration et dans une imitation serviles.

Il est hors de doute, et nous l'avons déjà noté, que dès lors des observations éparses, sans lien comme sans méthode, se rencontrent dans des traités généraux. On a cité, avec raison d'ailleurs, Michel Savonarola, J.-B. Montanus, qui, dès 1480, avaient donné des descriptions de quelques formes de manie.

Mais chez l'un tout se réduit à l'explosion des caractères les plus saillants de la lycanthropie et de l'érotomanie; chez l'autre, à quelques mots sur les maladies organiques concomitantes à la mélancolie.

Mercurialis, Albinus et bien d'autres, offriraient également quelques observations; mais ce n'est pas là qu'il faut chercher une impulsion profitable et capable de lancer la science dans une voie nouvelle.

Cependant, à l'occasion des auteurs modernes que nous examinerons, nous nous réservons de citer les anciens quand une comparaison sera utile: ainsi nous aurons occasion de parler plus d'une fois de Plater, l'auteur de la première classification des



maladies mentales; de Sennert, dont la thérapeutique est si riche, et de Morgagni, qui, dans ses lettres sur la manie et la mélancolie, nous a laissé des trésors d'observation.

On aurait donc tort, suivant nous, d'établir une descendance quelconque entre les écrivains auxquels on prête trop volontiers des mérites qu'ils n'ont pas, et les maîtres de la fin du dix-huitième siècle et du commencement du dix-neuvième.

D'un autre côté, ce serait une erreur aussi grande que de ne reconnaître aucun antécédent à ces progrès subits et rapides qui se sont manifestés si clairement et presque de nos jours.

L'école psychologique allemande dont nous nous occupons ici spécialement doit sa tendance, non pas à quelques faits plus ou moins bien relatés, mais d'une part aux grandes théories médicales, n'eussent-elles pas dit un mot de la folie, et de l'autre à la voie qu'ouvrirent, dès le seizième siècle, deux hommes dont les noms ne sont pas assez connus.

Nous voulons parler de la médecine légale, et des travaux de Weyer et de Zacchias.

Dès 1560, Jean Weyer, qui appartient à la France par ses études, à l'Allemagne par sa naissance, publia un livre *De prestigis Demonum et incantationibus*, où il s'efforçait de démontrer, contrairement à la législation régnante, que les malheureux accusés de magie n'étaient que des insensés.

Outre la portée philanthropique d'un pareil ouvrage, il eut le mérite d'appeler l'attention des légistes et des médecins sur les troubles qui, dans l'intelligence, résultent de l'aliénation.

Le premier ordre de phénomènes qui se présentait en pénétrant dans la science par cette voie que Weyer avait ouverte, c'était l'action de la folie sur la conscience et les facultés morales. Les perversions de l'entendement proprement dit ne venaient qu'en seconde ligne.

Or, en passant brusquement à Heinroth et à Ideler, nous retrouvons encore la même subordination, c'est-à-dire la folie envisagée plutôt au point de vue de la moralité qu'à celui de la raison.

En outre, Hoffbauer, qui fut aussi un grand légiste, nous servira, lorsque nous traiterons de ses doctrines, à montrer quelles étroites connexions on doit voir entre la médecine légale et l'étude de l'aliénation.

Nous avons dit qu'une autre source où l'école dont nous parlons ici semble avoir puisé les principes de ses opinions, ce fut surtout les grands systèmes qui, dès le seizième siècle, se produisirent dans le monde médical.

On conçoit qu'il nous est impossible de passer en revue tous les grands chefs d'école : il est évident d'ailleurs que ni les iatrochimistes ni les iatro-mécaniciens ne pouvaient avoir qu'une action négative pour concourir au développement des idées spiritualistes. Mais un homme auquel se rattachent profondément nos sympathies, à la fois philosophe et médecin, Stahl, vint imprimer une direction toute nouvelle.

Les doctrines de Stahl et des principaux philosophes de cette époque ont été, comme on sait, fécondées et préparées par le cartésianisme. L'application de la doctrine de Stahl à l'aliénation a été soupçonnée par Pinel lorsque cet illustre médecin dit que Stahl a transporté dans l'histoire de la manie les sombres heures de sa doctrine profonde et énigmatique.

Les Allemands de l'école psychologique le tiennent pour le père de la science de l'aliénation. Nous allons voir comme il a surtout aidé à son progrès et sur quel terrain il l'a placée.

Tout le monde sait sur quelles bases Stahl étaya sa grande œuvre médicale; mais il est arrivé à cet illustre auteur ce qui arrive aux esprits si puissamment systématiques. Comme toutes les parties de leur travail concourent vers un centre commun qui les relie, on se contente le plus souvent d'énoncer en quelques mots cette idée générale, toujours vague et incomplète si l'on vient à l'isoler, précise au contraire et nettement définie si on y rattache en quelque sorte tous ses aboutissants.

Après avoir cherché vainement dans l'anatomie, la chimie et les autres études accessoires, l'idée de la vie humaine et de l'unité scientifique d'où l'on pût déduire une thérapeutique



motivée, Stahl s'adresse à un autre ordre de considérations.

Mais si les résultats lui semblaient insuffisants, la méthode dut encourir le même reproche. Au lieu de l'observation minutieuse ennemie de la généralisation, il préféra une synthèse souvent hardie. De là les difficultés de son système; mais de là aussi la possibilité d'en déduire des applications à toutes les branches de la médecine, et en particulier à l'aliénation mentale.

Stahl admet que tout composé organique est porté par sa nature à une destruction prompte, immédiate.

La matière n'a pas en soi le principe de sa durée; mais en dehors d'elle il existe un principe supérieur de développement et de conservation d'où dépendent les relations matérielles, et qui lui assurent cette durée à laquelle elle ne saurait parvenir autrement.

La vie de l'homme se résume donc dans deux éléments :

La matière ;

La force créatrice et conservatrice dont les divers organes ne sont en quelque sorte que l'expression particulière.

Le caractère propre du système est donc de trouver au milieu des modifications incessantes de la matière organique une loi qui domine son activité, qui la produise même et la dirige en vue d'un but pressenti. La tendance vers ce but unique explique alors la réaction mutuelle des diverses parties entre elles et l'action de l'ensemble sur les éléments isolés. Elle permet au médecin, quand il en a saisi la loi, de comprendre par la souffrance locale ou par les moindres manifestations d'un antagonisme maladif, ce que Stahl appelle l'impulsion pathologique générale. Rien qu'en posant ce point de départ et en apportant dans l'appréciation des états morbides une méthode jusqu'alors inconnue, Stahl rendait un signalé service. Mais si l'on veut bien nettement se rendre compte des intermédiaires par lesquels sa doctrine s'adapte à l'aliénation, et concevoir ainsi comment elle donne naissance à l'école psychologique allemande, il faut s'élever avec l'auteur à un autre ordre de considérations.

Nous avons dit que toute l'organisation physique était ordon-

née en vue d'un but; existe-t-il également un principe d'unité dans les phénomènes de la vie morale?

Dans son système essentiellement théologique, et à mesure qu'il essayait de remonter vers la conception de la fin suprême de toute fonction, Stahl dut être frappé, et le fut en effet, des analogies que présentent dans leurs lois les organes du corps et les forces de l'intelligence.

Si l'état normal est soumis de part et d'autre à des conditions presque identiques, il en doit être de même de l'état maladif.

Stahl le comprit si bien que l'âme devint en quelque sorte pour lui le type des modes du développement pathologique, et qu'il fut conduit ainsi à confondre dans ses premiers mémoires l'âme raisonnable et le principe vital.

La force curatrice, conséquence de l'harmonie, telle que l'avait établie la nature, lui apparut au même degré dans les troubles de l'aliénation, et il pressentit l'intervention de la raison comme fondement de la thérapeutique mentale.

Si on descend dans les détails du système, on voit encore plus clairement combien dut être grande l'influence de l'école stahlienne.

En effet, après avoir montré quel est le rôle de l'âme présidant par sa force autocratique à l'activité générale, réagissant en vertu de sa puissance curatrice et conservatrice contre la corruption inhérente à la matière, il fallait expliquer l'intervention de la maladie.

L'intention de la nature est toujours bonne, *intentio bona*: pourquoi les résultats n'y correspondent-ils pas?

C'est pour répondre à cette objection que Stahl, obligé d'abandonner l'observation, s'élança jusqu'aux plus hauts problèmes de la philosophie, quoique lui-même semble s'en défendre dans ses discussions avec Leibnitz. Il ne s'agit plus, en effet, de constater par un acte la limite d'action d'une force, il faut remonter jusqu'à la nature essentielle de la force.

Si le régime de l'économie est troublé, c'est, dit-il, que l'idée elle-même en est troublée. Or, quelle peut être l'origine de ce



pas sans intérêt de faire l'examen des doctrines qui, dans ces derniers temps, furent professées en Allemagne surtout, en France et en Angleterre. C'est dans l'espérance de rendre quelques services à la science que nous commençons une série d'articles auxquels ces généralités serviront en quelque sorte de préambule.

Le traitement de la folie se fait aux mêmes conditions apparentes que toute autre thérapeutique médicale. Étant connus les symptômes et la terminaison, il s'agit, là comme ailleurs, de faciliter l'effort de la nature et d'appuyer l'action du médecin sur l'ensemble des phénomènes morbides que les observations antérieures, que les faits actuels nous fournissent : aussi, plus on augmentera la somme des éléments sur lesquels il est donné d'opérer, plus on ajoutera aux chances de succès. Déjà, sous ce point de vue, il est important de réunir des documents en grand nombre et de n'exclure aucune source d'investigation. Cependant si la médecine des aliénés a de frappantes analogies avec celle qui s'occupe des autres altérations malades, elle en diffère par plus d'un point : ses ressources consistent non seulement dans l'emploi des moyens ordinaires, mais dans une tout autre forme de réaction, à laquelle on a donné, de notre temps, le nom de *traitement moral*.

Cette éducation spéciale et laborieuse par laquelle le médecin essaye de reformer, de reconstituer en quelque sorte l'esprit du malade, est tellement individuelle, qu'il semble impossible d'en établir la théorie aux mêmes conditions. Ainsi renfermé, comme l'*éducateur*, dans les limites de ses expériences personnelles, dominé par les formes de son caractère, le médecin est disposé à se créer sa science propre plutôt qu'à la demander aux autres. De là encore l'espèce de discrédit dans lequel l'érudition semble tombée de nos jours, et la nécessité de faire précéder par de courtes réflexions un travail si peu en harmonie peut-être avec les idées de notre temps.

Il est hors de doute que le traitement moral, dans son acception même la plus large, demande avant tout un esprit capable,

habile à saisir les nuances, prêt à tout événement, sachant profiter, par une sorte d'inspiration, de circonstances qui pour d'autres passent inaperçues. Ces qualités sont indispensables à quiconque veut tenter cette rude entreprise ; mais, fussent-elles toutes réunies dans un seul homme, il n'en subira pas moins la double influence et des allures de son esprit et des idées dominantes de son époque. S'il essaye de s'y soustraire par la seule force de la réflexion, il y retombera toujours, à mesure que son énergie et son activité s'affaibliront dans les lenteurs et les difficultés de la tâche. Quand on pense aux obstacles dont s'environne toute éducation concentrée dans la seule personnalité du maître, on ne s'étonne plus de voir cette science avancer à peine au milieu du progrès de toutes les autres. Le médecin d'aliénés est arrêté par les mêmes empêchements, et s'il ne fait un violent effort pour sortir en quelque façon de lui-même, il use au bout de peu de temps presque toutes ses forces, et reste renfermé dans le cercle étroit qui s'est tracé autour de lui.

Le seul moyen d'y échapper est de faire un appel à des doctrines émises sous d'autres influences, et de redevenir d'autant plus volontiers l'élève d'une école, qu'elle s'est produite dans un ordre d'idées tout différent. L'histoire des systèmes qui règnent en aliénation mentale n'est pas seulement l'occasion d'un éclectisme plus ou moins indulgent, c'est le moyen de replacer son esprit dans des conditions nouvelles ; mais il faut aborder cette étude avec des vues toutes spéciales.

Les opinions des auteurs ont par elles-mêmes une valeur que la critique apprécie. Si les anciens ont conseillé les frictions et les bains avec une vive instance, ce sont des faits dont l'origine est indifférente et que l'expérience peut juger ; si les saignées ont été vantées ou proscrites, c'est à l'observation de confirmer ou non leur opportunité. Sous ce rapport, l'histoire est de l'analyse : son premier, son seul mérite, est l'exactitude.

Mais le médecin qui s'adonne à la thérapeutique morale a besoin d'autres enseignements. Il faut qu'il trouve dans l'exposition d'un système non seulement les faits dégagés et mis en